

Monseigneur de Nancy.

Tout que le maître de la vie a envoyé porter la joie et le bonheur dans nos pauvres cabannes; daigne abaisser ton oreille jusqu'à écouter la parole du chasseur de lours et du castor; mais quel plaisir pour toi, qui parles si bien, d'entendre les paroles d'un barbare sans esprit, et à qui on n'a montré qu'à bander l'arc et à manier le tamowhak.

Je sais bien que ma voix est indigne de pénétrer jusqu'à ton oreille; mais que veux-tu que je fasse? mon cœur est si plein de toi, qu'il force ma langue à te dire quelque chose. Et comment veux-tu que ma langue se taise, lorsque mon cœur rapporte tout ce qui se passe autour de moi?

Tu parais parmi nous, et tout se remue, tout est renversé; tout est changé; tout est renouvelé. Ta parole comme un doux ruisseau coule tranquillement la paix dans le cœur de l'homme juste, et si un torrent rapide elle se lance avec impétuosité, roule avec le fracas du gros tonnerre sur la tête coupable du pécheur épouvanté, le frappe, le renverse et l'entraîne aux pieds de nos pères qu'il avait méprisés jusqu'alors; dans ce moment ton bon cœur parle pour lui au Grand Esprit, et il en prend pitié, il descend, lui tend la main et le relève avec bonté. Ton apparition parmi nous a tout renouvelé notre village. La paix et le bonheur sont entrés dans les cabannes, où n'avaient régné jusqu'aujourd'hui que le désordre et le malheur.

Tu as rendu l'époux à la veuve et le père à l'orphelin. Tu as donné l'œil à l'aveugle, l'oreille au sourd, et le pied au boiteux. Ton passage trop rapide à travers notre village est marqué par des bienfaits sans nombre; tel que le soleil, ce feu bienfaisant du maître de la vie, tu ne t'es levé au milieu de nous que pour nous couvrir des rayons de ta bonté.

Mais qui es-tu? O homme incomparable! pour opérer des prodiges si grands? n'es-tu pas un homme comme les autres? avant de te voir, je croyais que tu devais être d'une taille extraordinaire; en te voyant, je fus surpris d'apercevoir un homme encore plus petit que moi.

D'où vient donc que tu fais de si grandes choses? C'est que différent à tous les hommes, ton cœur est si grand, ton âme si vaste qu'ils tiennent toute la place de ton corps. Pour moi, je crois que tu n'es fait que de cœur et d'âme, en conséquence le Grand Esprit repand en toi sa force et sa sagesse, et avec cela tu peux tout faire.

On m'a dit que dans ton pays les enfans ne t'aimaient pas, et que même ils avaient cherché à te faire mourir! ah! les mauvais enfans! les cœurs durs! Les enfans ingrats! ce sont eux qui méritent plutôt que nous le nom de sauvage et de barbare. O qu'ils sont à plaindre! qu'ils sont malheureux; de quelles larmes et de quelles grâces ne se sont-ils pas privés! Car quel bien aurais-tu mes fait à eux qui sont les enfans; si tu en assistant à nous qui sommes des étrangers pour toi; pourtant en mesure que tu veux en-

core aller les voir! ah! reste donc plutôt avec nous qui t'aimons, et abandonne les ces mauvais cœurs qui ne veulent que du mal, demeure avec nous et nous serons notre possible pour te rendre heureux; nous t'apporterons le choix de notre chasse, et de nos pêches, et une bonne provision de sucre et de miel, nous te donnerons tout ce que tu voudras; nous écouterons toujours ta belle parole; tu seras notre père et nous seront les enfans fideles. Mais je crains que l'amour de ton grand cœur ne l'emporte sur la malice de tes enfans, et que tu ne parles de parmi nous. S'il faut que nos yeux soient privés de ta présence, nos cœurs auront au moins le plaisir de te suivre partout, de s'attacher à toi, et d'être toujours avec toi. Puisqu'enfin tu pars, permets moi de te dire au nom de ma Tribu, que nos guerriers pleins d'étonnement, nos femmes attendries jusqu'aux larmes, et nos petits enfans imitant leur exemple, s'unissent tous pour te souhaiter.

Que le Père des hommes, te conserve, qu'il te protège, qu'il te soutienne; qu'il t'envoie son ange tutélaire pour te guider et te conduire; que dans tes voyages, il t'accorde un beau temps et un ciel serein; qu'il éloigne de tes pieds tout ce qui pourrait leur nuire; qu'il ne permette pas à ton ennemi de te tendre des pièges; qu'il soit avec toi pendant ton réveil; que, lorsque tu dors, il veille à ta tête pour en écarter tout ce qui pourrait troubler ton sommeil; que tous les jours de ta vie il fasse couler dans ton âme le sucre de la joie, le lait de la paix et le miel du bonheur; qu'il te fasse voir autant d'été qu'il y a de cheveux sur ta tête; qu'il te conserve pour tous les enfans.

Pour nous rendre ton départ moins amer, promets-nous que tu reviendras nous voir si tôt que les arbres commenceront à fleurir, et que les petits oiseaux entonneront leur joyeux chants du printemps; reviens pour nos frères absents!

Nous, les Iroquois, nous avons bien eu le bonheur de te voir, de t'entendre et de ressentir les bienfaits de ta visite, mais notre frère! Algonquin, notre frère le Nepisang, et notre frère Abenaquis qui sont aujourd'hui à la chasse n'ont pas eu, eux, ce grand bonheur; à leur retour, nous leur dirons bien, qu'il est parti parmi nous un homme extraordinaire, un homme envoyé par le Grand Esprit, et à qui le grand esprit a donné son propre esprit; nous raconterons bien toutes les grandes choses que tu as faites; mais crois-tu, qu'ils croiront ces merveilles sans les avoir vues! Non! Perretres-grand! s'ils ne le pourront pas! Il faut que tu viennes toi-même; il n'y a que toi qui puisses les en convaincre. Reviens sans y manquer, nous t'attendrons les bras tendus vers toi, les yeux baignés de larmes, et les cœurs ouverts pour te recevoir; de même que des petits enfans privés depuis long-temps de leur père cher, tremblant de froid et à demi mort de faim, pleurent, gémissent, se lamentent, ils l'appellent, le conjurent et le supplient de venir leur apporter du pain et les réchauffer contre son sein; ainsi nos cœurs affamés par la sécheresse féconde que tu as jeté, te désireront, appelleront et te supplieront et